

We need to give ourselves what we want

Viktor Ugo-Appas
15 décembre 2007
jolimelodia@noos.fr
viktorugo.com

**We need to give ourselves
what we want**

Moi, je te cherche dans ton nid. Là où ta chair frissonne, heureuse de ne pas subir la pluie et le vent du dehors. Ton refuge est un palais circulaire qui recèle en son centre une statue de toi, nue, en béton doré, lisse immobile sous la lumière zénithale. Je la regarde et j'aime sa beauté. Je retrouve la joie du corps qui était mienne autrefois lorsque nous étions assis, face à face, éclairés par le piteux orange des abat-jours du restaurant indien où nous nous retrouvions le vendredi soir. Je me souviens des paillettes intentionnelles qui brillaient sur la peau douce vanille de tes seins. Sphères si souples, élastiques, amoureuses, enveloppées serrées dans un tissu noir de laine. Je sais qu'aujourd'hui, cette nuit, tu demeures oisive et satisfaite, allongée dans une chambre cachée du palais rond. Cette demeure, où pas un bruit ne s'entend, appartient depuis des siècles à la famille de Jay Zee Lorens, le propriétaire si connu des mines de charbon et de diamant du Haut-Tongo. On raconte qu'un de ses oncles a fait creuser sous le palais une route souterraine de vingt kilomètres qui émerge au nord, en forêt d'Epping. J'avance vers ta statue et pointe ma perceuse sur ta jambe. La puissance du moteur me permet de pénétrer le béton dur et lisse. Du trou percé descend une coulée de diamants. Ton

effigie cache une fortune. Dans les facettes, j'aperçois notre vie qui s'expose en scène précises, minuscules, colorées. Certaines images me sont inconnues. Je ne m'y attarde pas, j'ai peur d'y voir l'avenir. Dois-je empocher ces pierres ? Je suis venu ici pour te prendre. Nous aurons besoin d'argent pour fuir. Je ramasse les diamants. Un homme déguisé en capitaine de bateau pirate du siècle 18 entre dans la pièce ronde. Il me jette une bourse de cuir usé qui tombe pesamment à mes pieds. Il me dit que Jay Zee Lorens souhaite mon départ. Et moi de répondre : « Je ne suis pas un quelconque journaliste corruptible. » Voyant ma détermination, le pirate sonne l'alerte en soufflant dans un coquillage. De jeunes mousses rapides et bondissants surgissent de toutes parts. Je les retarde en jetant sous leurs pieds des poignées de diamants qui les font choir. Certains, au lieu de se relever, ramassent fébrilement les pierres précieuses. Le pirate apprécie ma ruse. Je vois de loin son regard brun pétiller de complicité. Il ne doit pas être mécontent de voir enfin quelqu'un infliger une correction à ces mousses irrévérencieux. Ce que même je n'aurais pu rêver survient alors : une bulle transparente, irisée, soufflée par la bouche de la statue vient se poser à mes pieds, sans éclater. Je peux y pénétrer sans peine et m'y tenir debout tandis qu'elle s'élève au dessus du sol, m'emportant, par un itinéraire compliqué, jusqu'à une tenture de lourd brocard qui doit cacher une porte. La bulle éclate, me laissant étourdi, le visage fôlant les broderies de tissu précieux. Ta voix résonne aussitôt, claire et tranquille : « Tu as croisé mon pirate ? Comment le trouves-tu ? » Je réponds qu'il ferait le héros parfait d'un film intitulé *Dernier combat sur l'île de la Tortue*, puis je bondis en avant, te découvrant assise en tailleur sur un lit à tête de cygne. Tu ne me regardes pas, ton visage est tourné en direction d'un rouleau de parchemin où s'alignent les caractères d'une langue orientale. Tu me dis : « Il aime jouer. Un jour pirate, un jour chevalier en armure... et ces sales gamins, toujours collés à lui. Heureusement, il me croit stérile. » Je comprends que les excentricités de Jay Zee Lorens peuvent aller très loin. Je dois t'arracher à cet absurde et théâtral gynécée. Enfin, ton regard croise le mien. J'y aperçois les rails parallèles d'une voie ferrée. Ma perceuse entre de nouveau en action et

je fais sauter le bracelet de métal qui entoure ta cheville. « Le prédateur aime l'imprévu, me dis-tu en chuchotant. Mais quand il sent que la partie lui échappe, il frappe subitement et mortellement. » Je sais que tu dis vrai et je me laisse guider vers un ascenseur qui nous emmène au plus profond des sous-sols. Le tunnel où attend une rame unique de métro londonien bénéficie d'un éclairage total, comme si nous étions en plein soleil d'été. Un conducteur chétif, en fait, un enfant de dix ans, dormait dans la cabine. Lorsqu'il nous voit, un sourire éclaire son visage. Inquiet, je demande : « On peut avoir confiance en ce... *mousse* ? » Tu m'incites à mieux regarder l'enfant. Oui, je suis rassuré...et en même temps bouleversé. La rame démarre, prend de la vitesse. Derrière nous la voûte du tunnel commence à s'écrouler en éboulements nuageux. Oui le pirate est mauvais perdant. Mais moi, j'ai réussi. Dans peu de temps, nous stopperons le long d'un quai secret, camouflé en pleine forêt. Je balance ma perceuse par la fenêtre. Quelques diamants, une fortune, restent au fond de ma poche. Tu m'ordonnes de les jeter aussi. Dans la cabine, une petite silhouette nous conduit vers l'avenir. J'ai tant de questions à lui poser, tant de blagues à partager. Tes yeux scintillent de rage et d'amour. Je te demande, intrigué, ce que tu lisais avec tant d'attention sur le parchemin de ta chambre. Tu me souffles que c'était un poème persan. Et dans mon oreille, en anglais, sans stridences, tu en déposes doucement les premiers mots « I must give myself / What I Need » Ces paroles fières, qui éperonnent le futur, me font t'aimer plus encore. « I can't get no / Satisfaction » chantaient les Rolling Stones au XXe siècle. Comme ces vieux héros maintenant me semblent loin.